

Vie et œuvre en philosophie

Si dans l'Antiquité on considérait que rapporter la vie d'un philosophe était aussi important que d'en exposer les principales doctrines, comme en témoigne l'ouvrage au titre évocateur de Diogène Laërce (*Vies et Doctrines des hommes illustres*), ce n'est plus le cas actuellement : l'histoire de la philosophie est devenue exclusivement l'histoire des doctrines et non plus des hommes, et la pensée se voit coupée du biographique, considéré comme anecdotique et sans rapport avec la portée et la valeur de la philosophie. Et de fait, les écrits des philosophes semblent conforter ce dédain (réel ou simulé) : traitant de questions apparemment abstraites, purement intellectuelles, ils ne font guère référence même sur le mode allusif, même sur le mode littéraire de la transposition, aux événements de la vie de leur auteur. Souvent même, ils paraissent, au premier abord, détachés des contingences historiques dans lesquelles ils prennent naissance.

Les dialogues de Platon, de ce point de vue, font figure d'exception : ils sont au contraire ancrés dans la réalité de leur temps, et si leur auteur s'avance masqué, dissimulé peut-être derrière Socrate (ou ses équivalents), sa personnalité et même certains aspects de sa vie n'en transparaissent pas moins. La distance qu'il y a entre lui et nous, entre son époque, son univers, et le nôtre, ne nous permettent pas de voir clairement à quel point son œuvre est tout entière engagée dans son temps et dans sa vie : il faut, pour en prendre conscience, connaître l'histoire d'Athènes et la culture grecque antique, ce qui ne nous est possible que très partiellement, du fait de l'éloignement et de la perte de nombreux documents. Mais lorsqu'on lit Platon en ayant en tête ce qui constitue l'arrière-fond historique, intellectuel et personnel des dialogues, on s'aperçoit de leur caractère extrêmement concret et actuel (actuel en leur temps).

L'Athènes du temps de Platon

Cet arrière-fond, c'est d'abord, du point de vue politique, la guerre du Péloponnèse, les institutions démocratiques mises en place par Solon puis (surtout) Clisthène au VI^e siècle, et renforcées par Périclès au V^e siècle. Les décisions politiques sont le fait de l'Assemblée de tous les citoyens, sans considération de naissance ou de fortune (il ne s'agit bien évidemment que des individus mâles nés de père et mère athéniens, et âgés d'au moins 21 ans). Elles reposent sur la discussion, d'où la nécessité de maîtriser l'art de la parole, c'est-à-dire la rhétorique. Celle-ci est donc fondamentalement un art politique : dans un régime démocratique, dans lequel tous ont droit à la parole, il est nécessaire de savoir bien parler pour l'emporter, faire prévaloir une décision en persuadant la foule de l'adopter. C'est pourquoi la question de la rhétorique est centrale dans les Dialogues : on sait que Platon critique sévèrement les rhéteurs, en qui ils voient des démagogues auxquels la vérité importe peu et qui n'ont d'autre but que d'asseoir leur pouvoir et leur influence dans la cité, ce pour quoi ils s'attachent avant tout à flatter ce « gros animal » (*Rép.* VI, 493a) qu'est la foule. Cette dénonciation d'un certain usage du *logos* n'a de sens et d'intérêt que si l'on a en tête ce contexte politique athénien.

À cela s'ajoute une espèce de « manie » athénienne du procès : les Athéniens de l'époque classique étaient extrêmement procéduriers et portaient volontiers leurs conflits devant le tribunal, où régnait là aussi en maître l'art de la parole, destiné à persuader la foule des juges de l'innocence ou de la culpabilité de tel ou tel. La rhétorique occupait dans l'Athènes antique une place centrale dans la vie publique, et était enseignée aux jeunes gens de bonne famille que l'on destinait à jouer un rôle politique. Ces derniers apprenaient également l'art de l'argumentation avec ces professeurs itinérants, aux leçons très coûteuses, qu'étaient les sophistes. Platon critique sans cesse ces « savants » — « sophiste » est en grec le superlatif de l'adjectif « savant » —, souvent matérialistes et athées, et dénonce leur usage trompeur du *logos*. Ce faisant, il s'en

prend à des figures d'intellectuels en vue et influents, mais souvent aussi décriés. Il est capital en tout cas de ne pas oublier qu'il s'agit de personnes concrètes, incarnation d'un certain système de valeurs.

Autre caractéristique essentielle, et très critiquée par Platon, de la vie politique athénienne : les magistratures sont attribuées par tirage au sort, seul mode de désignation cohérent avec la thèse démocratique selon laquelle la compétence politique est également partagée par tous. Pour Platon en revanche, il existe un « art politique », ce qui signifie que la politique repose sur un savoir (qu'il a donc acquérir), et que tous, par conséquent, n'y sont pas aptes — d'autant que ce savoir, selon Platon, est le plus difficile de tous (cf. *Politique* 292e-293a). Platon est fondamentalement anti-démocrate, c'est-à-dire, plus précisément, opposé au régime démocratique de l'Athènes antique. Cette position politique est essentielle à la compréhension des Dialogues. Pour Platon, la question politique est la question fondamentale, et le philosophe, loin d'être un pur penseur, est selon lui un éducateur : il doit rendre les individus, et donc la cité, dans laquelle et par laquelle les individus existent, justes et vertueux. La question essentielle, pour lui, est : comment éduquer les citoyens, et d'abord les enfants, afin de rendre la cité bonne, et par là même heureuse ? C'est pourquoi il est en bisbille avec les sophistes, ces éducateurs des enfants de bonne famille, et avec les poètes, dont la place dans le système éducatif athénien est absolument centrale.

On sait en effet, ou on croit savoir, que Platon renvoie les poètes de la cité juste de la *République*, et qu'il critique violemment Homère. Outre que les choses sont plus subtiles que cela, il faut, pour comprendre le sens des considérations platoniciennes sur le sujet, avoir en tête ce qu'il en est de la place d'Homère et des poètes, en particulier des poètes tragiques, dans l'Athènes antique. Homère a pu être désigné comme l'éducateur de la Grèce (c'est ce que rapporte Platon en *Rép.* 606e) : les petits Athéniens apprenaient par cœur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui leur servaient de manuel de lecture. Plus généralement, l'étude des poètes, avec celle de la musique et de la gymnastique, occupait une place centrale dans leur éducation.

Et, depuis le dernier tiers du VI^e siècle avant J.-C., au printemps, les fêtes dites des Grandes Dionysies étaient l'occasion de concours dramatiques lors desquels on représentait les pièces de trois poètes tragiques choisis par l'archonte (c'est-à-dire le premier magistrat de la cité). Toute la cité, esclaves, et peut-être femmes, compris, était présente — un dédommagement financier fut même instauré à destination des plus pauvres, afin de leur permettre d'assister à ces concours sans perdre leurs journées de travail (sous Périclès). C'est dire la place et l'importance d'Homère et des poètes dans la cité, qui n'a rien à voir avec la place et l'importance du théâtre ou de la littérature aujourd'hui. Lorsque donc, en *République* II et III, par exemple, Platon cite, pour les critiquer, un certain nombre de vers homériques, lorsqu'il déclare qu'il faut certes honorer leur auteur comme un grand poète, mais néanmoins ne pas l'admettre dans une cité pourvue de bonnes lois (*Rép.* X, 605b), il se livre alors à une véritable provocation.

Le destin politique de Platon

On commence à l'entrevoir : celui qu'on considère comme un idéaliste, inventeur de la doctrine supposée éthérée et spiritualiste des Idées, lesquelles sont à leur tour identifiées à des abstractions, promoteur d'une cité idéale utopique, est en fait le prototype de l'écrivain engagé : sa pensée ne se comprend que rapportée à l'histoire politique, sociale, culturelle et intellectuelle de la Grèce ancienne, et plus particulièrement de l'Athènes ancienne. Platon s'est voulu un pourfendeur des idoles de son temps, un penseur anti-conformiste, voire provocateur. Il met en scène dans ses dialogues des personnages réels, historiques, étroitement liés à l'histoire politique et culturelle d'Athènes (Glaucou et Adimante ses frères, dans la *République* ; Alcibiade aimé/amoureux de Socrate, qui joua un rôle politique aussi douteux que décisif ; Charmide, oncle paternel de Platon ; Gorgias, sophiste et rhéteur célèbre ; Hippias, autre sophiste renommé, au savoir encyclopédique ; etc.) et traite de sujets d'une brûlante

actualité : la démocratie est-elle un bon régime ? faut-il redistribuer les terres ? y a-t-il des dieux et s'occupent-ils de nous ? Homère, les poètes tragiques, sont-ils bien recommandables pour les jeunes et les citoyens ? est-ce que qu'on peut dire, comme Parménide, que l'être est et que le non être n'est pas ? Toutes ces questions (même la dernière) sont politiques.

C'est que Platon, par sa haute naissance, était destiné à une carrière politique. Il a vu le jour en 428 ou 427 avant J.-C. à Athènes, dans l'illustre famille des Alcéméonides (du côté maternel), depuis longtemps présente dans les affaires de la cité. Sa mère Périctionè, descendait de Dropidès, frère de Solon, considéré comme le fondateur de la démocratie athénienne : élu archonte en 594, cet aristocrate libéra les paysans des dettes qui pesaient sur eux, interdit l'esclavage pour dettes, promulgua une série de lois instaurant un droit commun pour tous, et répartit, dit-on, les Athéniens en quatre classes censitaires qui étaient fonction de leur degré de fortune, et dont dépendait l'attribution des charges et des magistratures : ce faisant, il substituait à une division des classes fondée sur la naissance une division fondée sur la richesse. Par ailleurs, le grand homme politique et démocrate que fut Périclès appartenait lui aussi, par sa mère Agaristè, au clan des Alcéméonides. Il avait pour grand-oncle Clisthène, autre fondateur de la démocratie athénienne (à la fin du VI^e siècle avant J.-C.). Lorsque Platon naquit, Périclès était mort depuis un ou deux ans, victime d'une épidémie de peste qui ravagea Athènes en 429. La guerre du Péloponnèse, qui opposa Athènes à Sparte (qu'on appelle aussi Lacédémone), venait d'éclater. Elle s'acheva en 404 par la défaite d'Athènes, et l'instauration par Sparte d'un régime autoritaire, dit « régime des trente tyrans », ou encore « régime des Trente ». Parmi eux, on comptait Critias et Charmide, respectivement cousin et frère de la mère de Platon, et qui périrent tous deux lors de la bataille de Munychie, en 403, par laquelle les démocrates reprirent le pouvoir à Athènes.

La jeunesse de Platon se déroula dans cette atmosphère politique troublée. Il bénéficia d'une excellente éducation, tant sur le plan physique que sur le plan intellectuel : « Platon » serait un surnom que lui aurait

donné son maître de lutte et signifierait « large d'épaules » ; son vrai nom aurait été Aristoclès. Doué, semble-t-il donc, d'un physique avantageux, il apprit et pratiqua les arts, et, disent certains, fit de la peinture, écrivit des poèmes et des tragédies. Il aurait également suivi l'enseignement d'Héraclite. À vingt ans, il rencontra Socrate, et on dit que c'est alors qu'il brûla ses tragédies.

Quand Platon rencontre Socrate

Socrate fut assurément son maître bien-aimé : il est le héros de la plupart des dialogues écrits par Platon, à l'exception du *Sophiste* et du *Politique*, où le meneur du dialogue est un Étranger d'Élée, et des *Lois*, d'où il est totalement absent (et remplacé, dans le rôle principal, par un « Étranger athénien »). Lorsque Platon le rencontra, Socrate, né vers 470, avait près de soixante ans. Fils d'un sculpteur (ou tailleur de pierres) et (peut-être) d'une sage-femme, il était marié à une certaine Xanthippe, que la tradition veut acariâtre, et passait son temps à discuter sur la place publique avec ses concitoyens, en particulier avec des jeunes gens de bonne famille, qu'il fascinait, et sur lesquels sa laideur légendaire ne l'empêchait pas d'exercer une grande séduction. On connaît peu de chose sur sa vie, mais on sait qu'il fut hoplite durant la guerre du Péloponnèse et manifesta alors un courage et une endurance exceptionnels (cf. *Banquet* 219e-220b). On sait aussi que seul des cinquante prytanes dont il se trouvait alors être le chef cette année-là, il s'opposa à ce que les généraux vaincus en 406 dans la bataille des Arginuses soient jugés collectivement pour n'avoir pas rapportés les corps des morts : la procédure en effet était illégale, et le jugement aurait dû être individuel. En 404, de même, il refusa d'obéir aux Trente qui lui avaient ordonné d'arrêter un certain Léon de Salamine. Ces deux marques de courage (Socrate risquait à chaque fois la mort) sont rapportées dans l'*Apologie* (32b-c). En dehors de cela, on ne sait pratiquement rien de sa vie, ni, du reste, de sa pensée : il n'a rien écrit, mais fut célèbre dans la cité, suffisamment par

exemple pour prêter à la caricature, puisqu'il fut mis en scène, et tourné en dérision, par Aristophane dans la pièce intitulée *Les Nuées*, dont une première version fut représentée en 423 (et qui fut ensuite retravaillée par le poète comique).

En 399, eut lieu le procès de Socrate, accusé de ne pas croire aux dieux de la cité et de corrompre la jeunesse. On dit qu'il refusa de prononcer le discours que Lysias avait écrit pour sa défense, bien qu'il en reconnût la beauté : ce discours, dit-il, ne lui allait pas « parce que de beaux habits ou de belles chaussures ne m'iraient pas non plus » (Diogène Laërce, II, 40). Il fut condamné à mort à une faible majorité, qui se renforça néanmoins lorsqu'il provoqua ses juges en proposant comme peine pour lui-même d'être logé et nourri au Prytanée, lieu où l'on entretenait les citoyens qui avaient d'une manière ou d'une autre rendu de grands services à la cité. Pour des raisons religieuses, la sentence ne fut pas immédiatement exécutée : lorsqu'elle fut prononcée, on attendait le retour du navire sacré qu'on envoyait chaque année à Délos, au sanctuaire d'Apollon, pour commémorer la victoire de Thésée sur le Minotaure, et tant que le navire n'était pas revenu, la cité devait rester pure, donc ne mettre personne à mort. À son retour, Socrate but la ciguë en présence de ses amis proches — mais « Platon, je crois, était malade », écrit Platon dans le *Phédon*, dialogue où il rapporte le dernier jour de son maître, et le montre en train d'essayer de les convaincre de l'immortalité de l'âme.

Cette phrase énigmatique a inspiré, outre de nombreux commentaires, un roman, *Platon était malade*, écrit par Claude Pujade-Renaud, et publié en 2002 chez Acte Sud. Pour l'auteur, Platon était réellement malade. Mais il importe peu de savoir si c'est le cas ou non : si Platon en fait mention, et de cette façon — c'est-à-dire en laissant subsister un doute sur la réalité de cette maladie, réalité qu'il est pourtant le seul à même d'attester ou au contraire d'infirmer — c'est parce qu'il veut faire entendre par là une signification symbolique. Au passage, et dans un même geste, il s'inscrit dans le cercle des disciples de Socrate et s'en exclut, c'est-à-dire s'en distingue : nommé, il en fait partie, mais c'est pour

dire qu'il n'y était pas. Il se donne ainsi une place à part. Quant au sens à donner au motif de cette absence, il ne faut pas oublier que la maladie du corps est dans les dialogues la métaphore fréquente de l'injustice de l'âme. Dire que Platon était malade, c'est suggérer qu'il était peut-être absent pour de mauvaises raisons : avait-il peur de subir, en tant que proche de Socrate, des représailles ? Si c'est le cas, sa maladie aurait été sa lâcheté. Mais il se peut aussi qu'il faille l'entendre en un sens littéral, et que ce « je crois » soit là pour cacher l'auteur : être plus affirmatif serait avouer une certitude que seul l'intéressé pouvait avoir, ce serait donc se dévoiler comme auteur de cette fiction qu'est le dialogue. Dans ce cas, il s'agirait, en soulignant de cette manière l'absence du disciple qui est aussi l'auteur, de rappeler le statut de fiction du récit proposé : puisque Platon n'était pas là en personne, il ne témoigne pas, il ne rapporte pas, il reconstruit, il réinvente la façon dont Socrate est mort et les discours qu'il a tenus à cette occasion, qui ont donc une portée symbolique.

Tout ceci néanmoins reste de l'ordre de la conjecture. La seule certitude, c'est que cette mort du maître, mort décidée par la cité, fut un choc, et blessa profondément Platon, non seulement à cause de la perte qu'elle représentait pour lui, mais encore du fait de son injustice (du moins à ses yeux). « Voilà, Échécrate, ce que fut la fin de notre ami, d'un homme dont nous pouvons dire que, parmi tous ceux qu'il nous a été donné de connaître, il fut le meilleur, le plus sensé, et aussi le plus juste » — c'est sur ces mots que s'achève le *Phédon*, en une conclusion d'une rare sobriété pour un récit qui, bien qu'il écarte délibérément le tragique (ce que symbolise en 60a-b le renvoi Xanthippe, qui se répand en cris et en larmes), n'en est pas moins le récit de la mort d'un maître et ami. Les trois adjectifs qui qualifient Socrate et le contiennent tout entier résonnent d'une tristesse contenue, teintée d'amertume : il est parfaitement injuste, laisse entendre Platon, que l'homme « le plus juste » ait été condamné par le tribunal d'Athènes. L'écriture des dialogues